

ASSELIN, ALAIN, JACQUES CAYOUEUETTE et JACQUES MATHIEU.
Curieuses histoires de plantes du Canada. Québec, Les éditions
du Septentrion, 2014-2017, 3 tomes : tome 1 (*Curieuses histoires
de plantes du Canada 1000-1670*), 2014, 250 p. ISBN
978-2-89448-797-6 ; tome 2 (*Curieuses histoires de plantes du
Canada 1670-1760*), 2015, 327 p. ISBN 978-2-89448-831-7 ; tome 3
(*Curieuses histoires de plantes du Canada 1760-1867*), 2017,
272 p. ISBN 978-2-89448-885-0

René Bouchard

Volume 16, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051339ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1051339ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, R. (2018). Review of [ASSELIN, ALAIN, JACQUES CAYOUEUETTE et JACQUES MATHIEU. *Curieuses histoires de plantes du Canada*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014-2017, 3 tomes : tome 1 (*Curieuses histoires de plantes du Canada 1000-1670*), 2014, 250 p. ISBN 978-2-89448-797-6 ; tome 2 (*Curieuses histoires de plantes du Canada 1670-1760*), 2015, 327 p. ISBN 978-2-89448-831-7 ; tome 3 (*Curieuses histoires de plantes du Canada 1760-1867*), 2017, 272 p. ISBN 978-2-89448-885-0]. *Rabaska*, 16, 229-234. <https://doi.org/10.7202/1051339ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Comptes rendus

ASSELIN, ALAIN, JACQUES CAYOUILLE et JACQUES MATHIEU. *Curieuses histoires de plantes du Canada*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014-2017, 3 tomes : tome 1 (*Curieuses histoires de plantes du Canada 1000-1670*), 2014, 250 p. ISBN 978-2-89448-797-6 ; tome 2 (*Curieuses histoires de plantes du Canada 1670-1760*), 2015, 327 p. ISBN 978-2-89448-831-7 ; tome 3 (*Curieuses histoires de plantes du Canada 1760-1867*), 2017, 272 p. ISBN 978-2-89448-885-0.

Je confesse pour l'histoire de la botanique et pour les botanistes une curiosité et une admiration intellectuelles sans bornes. Elles remontent sans doute à ma découverte, voilà de ça quelques années déjà, du singulier et admirable ouvrage de Louis-Marcel Raymond, *Géographies*. Paru chez Hurtubise en 1971, dans la réputée collection « Constantes », ce volume plutôt ignoré aujourd'hui m'avait enchanté pour les rares qualités littéraires et scientifiques qu'il combinait, puisées dans l'amour de l'auteur pour la littérature et la botanique. Plus que tout autre récit tiré de ce recueil d'essais remarquables, celui qu'il raconte de « La dernière herborisation du Frère Marie-Victorin » et de la mort de son maître vénéré, le 15 juillet 1944, empreint d'une émotion profonde et toute élisabéthaine, présentait sous un jour nouveau et très humain ce maître à penser de notre temps, père de l'écologie moderne.

Malgré sa maladie et son incapacité à marcher longuement, en dépit des grandes expéditions intensives qui l'avaient déjà mené à Anticosti, au Témiscamingue, en Gaspésie, au Lac-Saint-Jean, au Saguenay, en Minganie, entre autres dans les années 1917 à 1924, Marie-Victorin (1885-1944), selon ses biographes, n'en consacrait pas moins, au faîte de sa carrière, toutes ses fins de semaine de l'été et de l'automne à des herborisations qui le conduisaient, avec sa famille scientifique, sur les grèves du lac Saint-Pierre, dans les cantons de l'Est, ou vers toute autre destination chère à son cœur, à proximité de Longueuil où il avait son bureau et ses habitudes. Dans ces espaces immenses qu'il a parcourus jusqu'aux limites de ce que l'on appelait communément la Laurentie, l'éminent botaniste montera et accumulera des herbiers qui formeront la base de son œuvre maîtresse,

La Flore laurentienne (1935), « son Jardin Enchanté », sans équivalent en langue anglaise à la même époque. Pierre Dansereau (1911-2011), qui signe *l'Avant-Propos* de la troisième édition (1995), ira jusqu'à qualifier l'ouvrage de sans précédent dans les annales scientifiques de l'Occident de l'entre-deux-guerres, de 1919-1939.

En même temps qu'il poursuivait ses recherches et son enseignement, Marie-Victorin formait une phalange de disciples qui feront de cette science du terrain un viatique et qui, à son exemple, pousseront plus loin les limites de la connaissance. Du lot, comment ne pas évoquer la figure inoubliable de Jacques Rousseau (1905-1970) qui lui succédera à la direction du Jardin botanique de Montréal en 1944 ? Ce dernier accomplira des travaux de terrain hors de l'ordinaire, titanesques, presque légendaires dans sa façon de les organiser et de les mener. La clef de voûte de son grand œuvre restera l'exploration épique, parfois hasardeuse, certainement dangereuse de l'Ungava, à peine exploré à cette date, d'où il rapportera de fabuleuses récoltes de la flore arctique et une connaissance approfondie de la zone hémiarctique qu'il est le premier à définir. Comme son mentor Marie-Victorin pour le domaine de la Laurentie, Rousseau fait du nord québécois, à partir de 1944, un terrain de prédilection scientifique qu'il a voulu posséder symboliquement comme un pays, notent ses pairs. Ses expéditions célèbres de la région du lac Mistassini et de la rivière George en 1947, des rivières Kogaluk et Payne pour traverser de part en part l'Ungava en 1948, des monts Otish en 1949 et de la rivière Koroc jusqu'aux Monts Torngat en 1951, ont laissé des traces mémorables, faites d'avancées remarquables au plan floristique et ethnobotanique, notamment sa mise au rancart de la théorie des nunataks défendue par le professeur de l'université Harvard, Merrit Lyndon Fernald (1873-1950), le maître de Marie-Victorin.

Le film de l'ONF, *À travers l'Ungava*, réalisé en 1949 par l'ethnologue Jean-Philippe Michéa, illustre le caractère difficile et périlleux de ces aventures. Dans un essai poétique qui traduit l'essence de ses voyages, *Toundra*, publié en 1950, Rousseau nous a laissé, gravé par les moustiques en lettres de sang dans sa chair, ce témoignage implacable sur l'été arctique et les mouches noires qui ont été souvent son lot quotidien de chercheur : « Le canot sur la tête et le paqueton sur le dos, le collier au front pour alléger l'épaule, le voyageur engagé dans la toundra à la pointe du jour, s'embourbe dans les lichens saoulés de rosée [...]. Depuis des jours, aucun nuage pour tiédir la flamme du ciel. Je cherche l'ombre, j'ai l'obsession de l'ombre [...]. [La] toundra exhale une haleine fiévreuse. Pas d'arbres, pas d'ombre, pas de pluie. Un ciel d'enfer. [...]. Ah les maudites mouches noires [...] ! Vous respirez les mouches, vous éternuez les mouches. Noirs comme un vent de sable, des essaims vous assaillent et, tels la poudrerie, vous fouettent et

vous lacèrent. Tuméfiés et sanglants, brûlant de leurs morsures, rageant de désespoir, vous reprenez le collier. » Et cette quête inlassable du savant qui n'aspire malgré tout, confie-t-il, qu'« à l'accroissement du savoir humain, et qui sait ? du bonheur humain ».

Historien de l'exploration scientifique de ce vaste territoire et expert en floristique des milieux boréal et arctique, Jacques Cayouette, dans son livre *À la découverte du nord* (Multimondes, 2014), a rendu hommage au mérite, au talent, au courage de tous ces aventuriers et explorateurs, tels Rousseau et Raymond, qui ont fait de leurs pérégrinations le récit de deux siècles et demi de recherches et de récoltes botaniques exceptionnelles. Avec ce livre de Cayouette, la science des plantes marquait un tournant important dans notre savoir sur un patrimoine culturel et scientifique négligé de l'histoire québécoise et canadienne. En s'associant aujourd'hui avec deux autres spécialistes du domaine, Alain Asselin et Jacques Mathieu, Jacques Cayouette poursuit sur sa lancée en nous offrant avec ses collègues un opus fascinant, *Curieuses histoires de plantes du Canada*. L'esprit du frère Marie-Victorin et de Jacques Rousseau en inspirera de nombreuses pages.

D'une richesse et d'une qualité sans pareil, dans le détail comme pour l'ensemble, cette immense fresque en trois tomes, allant du détour de l'an mille jusqu'à la Confédération de 1867, renferme en ses 925 pages un herbier historique constitué de 79 spécimens de plantes rares et curieuses dont ils nous racontent l'histoire en autant de chapitres captivants. Parcourir ces pages abondamment et merveilleusement illustrées, assorties d'encarts foisonnant de détails pittoresques et d'appendices précieux au plan de la recherche botanique, c'est aller à la découverte d'un florilège fabuleux de plantes et de leurs usages. Des usages aussi variés que surprenants ! Tantôt diagnostiques, en lien avec la maladie, quand ils seront l'objet des tentatives répétées, en 1536, en 1785, en 1818, de guérison du scorbut ou de la syphilis. Souvent économiques, Champlain n'invite-t-il pas dès 1618 la Chambre de commerce de Paris à investir massivement dans les végétaux de la Nouvelle-France ? Parfois esthétiques, lorsque près de New-Liverpool et de l'Île d'Orléans, en 1861, on cueille à profusion des fleurs sous forme de boutons, belles comme des diamants. Et sinon cosmétiques, comme en 1635, quand, à ses risques et périls, on se sert de l'herbe à puce pour teindre les cheveux en noir !

Les trois auteurs, au premier chef Alain Asselin qui a été l'instigateur de cette œuvre monumentale, couronnée du prix d'excellence Marcel-Couture en 2015 pour son audace et son originalité éditoriale, réunissent en leurs personnes une somme de connaissances botaniques et historiques qui fait honneur à cette grande lignée de chercheurs et d'historiens de la botanique qui les ont précédés. Tous comptent déjà de nombreuses publications à leur

actif touchant de près à la connaissance des plantes. Alain Asselin, professeur retraité de phytologie à l'Université Laval, auteur de nombreux articles sur la science des plantes, vient tout juste de publier avec son complice Mathieu un ouvrage sur *La Vie méconnue de Louis Hébert et Marie Rollet* (Septentrion, 2017), le premier couple mythique d'agriculteurs de la Nouvelle-France. Jacques Mathieu, professeur émérite en histoire de l'Université Laval, s'est penché de très près ces dernières années sur l'histoire de la botanique et ses études de l'ouvrage de Jacques-Philippe Cornuti (1600-1651) sur les plantes du Canada, paru en 1635, ou sur *L'Annedda. L'arbre de vie*, ce mystérieux conifère de la région de Québec, guérisseur du scorbut qui décimait l'équipage de Jacques Cartier en 1536, ont fait date. Jacques Cayouette, botaniste-chercheur à Agriculture et Agroalimentaire Canada, à Ottawa (j'ai déjà signalé son histoire fameuse du Nord), collaborateur à la troisième édition de la *Flore laurentienne*, ainsi qu'aux projets *Flora of North America* et *Flore nordique du Québec et du Labrador*, accumule depuis longtemps, à l'instar de Marie-Victorin, Jacques Rousseau, Bernard Boivin (1916-1985), articles et livres sur le patrimoine de la botanique, celui du Nord en particulier, un territoire immense à couvrir et sur une période qui débute au xvii^e siècle avec la Compagnie de la Baie d'Hudson (1670).

Les chapitres de cette histoire culturelle des « curieuses plantes du Canada » s'échelonnent principalement sur une époque allant de la « grosse maladie » dont souffrent les compagnons de Cartier à l'hiver 1536, à la planification du jardin botanique de Québec par l'abbé Louis-Ovide Brunet (1826-1876) dès les années 1860. C'est en même temps, dessinée en toile de fond durant la même période, toute l'évolution de la science botanique qui s'affine. Des herbiers de plantes séchées qui marquent les premiers pas d'une botanique descriptive du temps de Jacques Cartier, on passe rapidement aux essais de classification botanique qui allaient aboutir, du côté de la France, au système classificatoire des plantes par les genres et les classes de Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) et de son élève Sébastien Vaillant (1669-1722), basé sur l'étude des fleurs et de leurs corolles, une classification très populaire en son temps. Puis, aux travaux célèbres et toujours actuels du suédois Carl Linné (1707-1778) sur le système sexuel des plantes classées plutôt par genres et espèces. Enfin, à la révolution de la botanique évolutionniste avec le britannique Charles Darwin (1809-1882) et son ouvrage fondamental sur l'origine des espèces, publié en 1859, l'épicentre intellectuel d'un tremblement des idées dont les secousses allaient se ressentir jusque dans l'œuvre de Marie-Victorin.

Intéressées d'abord par les richesses naturelles de sa colonie outre-atlantique, la France favorise néanmoins avec celle-ci des envois continus de spécimens de toute nature vers le royaume. Les découvertes scientifiques

chevauchent les intérêts économiques. L'Académie royale des sciences de Paris devient vite la plaque tournante à partir de laquelle la connaissance des collections « canadiennes » essaime partout en Europe. La mise en place d'un système de correspondants scientifiques permet en effet à la métropole de tirer parti, au profit souvent des académiciens avec qui ils travaillent de pair, des connaissances et de l'expertise de ces correspondants, tout en ramenant « dans le cœur de la France, tout ce qui peut contribuer à la rendre florissante », selon les mots du jésuite Joseph-François Lafiteau. Michel Sarrazin, débarqué de nouveau à Québec en 1697 et qui s'est lié d'amitié avec Tournefort, est donc nommé grâce à lui, en 1699, correspondant de l'Académie royale des sciences en Nouvelle-France. Sarrazin fera ainsi parvenir sous forme de « mémoires très recherchés », durant une vingtaine d'années, de nombreux échantillons de la flore et de la faune locales à son correspondant ou à ses remplaçants, Vaillant et Jussieu. Une plante carnivore, la sarracénie, une nouvelle espèce qu'il est le premier à décrire de façon très précise, sera nommée en l'honneur de ce pionnier de la science canadienne par Tournefort (*Sarracenia purpurea*), dans la traduction latine de ses *Éléments de botanique* édités en 1700. Bernard Boivin, en faisant paraître en 1977 l'étude savante d'un manuscrit qu'il attribue à Michel Sarrazin et Sébastien Vaillant, *La Flore du Canada en 1708* (dédié à Marie-Victorin et Jacques Rousseau « qui ont préparé la voie »), a démontré la nature des échanges entre ces deux scientifiques et l'état des connaissances botaniques à cette époque.

Cet aperçu sur Sarrazin donne une faible idée de la variété des sujets abordés par les auteurs dans leur *opus magnum*. Chapitre par chapitre, ils lèvent le voile sur l'épopée fabuleuse des plantes et des botanistes qui les cueillent, souvent à leurs risques et périls. Sarrazin avait déjà souligné qu'on n'herborisait pas au Canada comme en France, notant que « Je parcourrais plus aisément toute l'Europe, et avec moins de danger que je ne ferais cent lieues en Canada ». Les « Pérégrinations du citoyen Michaux », porté par ses « semelles de vents » jusqu'aux confins de cette région incomplètement explorée du grand lac Mistassini en 1792, telles qu'évoquées par Raymond et les auteurs, suscitent également l'admiration, l'étonnement, la fascination, surtout quand à coup d'aviron, comme le fit Rousseau pour attester la véracité de son parcours, on suit de jour en jour, à partir de la rivière Chicoutimi dès le 15 août, le sillage de son canot en pays mistassin jusqu'à la rivière Rupert. De là, André Michaux (1746-1802) rapportera beaucoup de plantes considérées par la communauté des botanistes du temps comme des nouveautés scientifiques du Bas-Canada, telle la primevère du lac Mistassini.

On pourrait tirer de cet ouvrage foisonnant de connaissances étendues encore plus d'exemples remarquables, de voyages d'exploration inouïs, de personnages hors du commun, d'usages originaux de plantes. Les limites de ce compte rendu me forcent à couper court à cette démonstration. Mais le plus grand mérite à mes yeux de cette somme impressionnante reste, en bout de course, l'hommage des auteurs à une science de terrain exceptionnelle, la botanique. Dans son « Éloge de Tournefort » publié en 1708, mais cité ici d'après une édition de 1825, Bernard Le Bouyer (ou Bovier) de Fontenelle (1657-1757), secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, a bien saisi l'essence de cette discipline et traduit dans une page digne d'une anthologie son apport indispensable et inestimable à la connaissance de l'homme elle-même : « La botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse accomplir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet comme la géométrie et l'histoire, ou qui tout au plus, comme la chimie, l'anatomie et l'astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond de cette matière, ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser. De là vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science : le degré de passion qui suffit pour faire un savant d'une autre espèce, ne suffit pas pour faire un grand botaniste ; et avec cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre, et une force de corps qui y réponde. »

Dans leur mot de la fin, Asselin, Cayouette et Mathieu concluent que leur exercice de dresser « un portrait d'ensemble de l'évolution des connaissances des plantes et de leurs usages [...] constitue une tâche en devenir » qui n'a pas de fin. Et pourtant, d'ores et déjà leurs « curieuses histoires » représentent un héritage culturel qu'il faut faire fructifier, nous disent-ils, comme un « legs de vie ». Ils peuvent avoir cette assurance que leur livre parle de lui-même et que le savoir immense qu'ils nous transmettent aujourd'hui, comme une graine plantée en nous grâce à leur œuvre, selon la belle expression du frère Marie-Victorin, ne sera pas tombé « sur le renchaussage »...

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d'ethnologie